

HARDOUIN-MANSART ET VERSAILLES

Après Louis XIV, Jules Hardouin-Mansart représente assurément, et plus que tout autre artiste, l'image de Versailles et du Grand Siècle. Bien plus que Molière († 1673), Lully († 1687), Le Brun († 1690), Le Nôtre († 1700), Vauban († 1707), il a marqué durablement, par la longévité de son activité près du roi (34 ans), la diversité de son génie et de ses fonctions (Premier architecte du Roi en 1681, intendant puis inspecteur général des Bâtiments en 1684 et 1691, surintendant des Bâtiments, Arts et Manufactures, autrement dit ministre des Arts du roi, en 1699), le site dans sa globalité : château, jardins, domaine et ville.



Petit-neveu de François Mansart, dit le « Grand Mansart », il naquit à Paris en 1646, issu d'une triple lignée de peintres, architectes et artisans du bâtiment originaires du Beauvaisis. Incarnation même de la méritocratie louisquatorzienne, il était parvenu à sa mort en 1708 au comble de la gloire et de la fortune, tant par l'œuvre colossal réalisé que par son activité frénétique auprès de Louis XIV et des grands du royaume. Souvent dénommé en son temps sous le seul nom de « Mansart », il convient de l'appeler « Hardouin-Mansart » pour éviter la confusion - fréquente - avec son aîné.

Personnage ambitieux, qualifié d'habile courtisan, l'architecte se fit remarquer de Louis XIV en érigeant successivement en 1670-71, deux hôtels identiques et symétriques, couverts à l'italienne, de part et d'autre

de l'avenue de Paris, pour le maréchal de Bellefonds et le duc de Chaulnes (détruits, emplacements de la mairie et de la préfecture actuelles). En 1682, l'architecte réaménagea celui de Chaulnes pour installer le Grand Veneur et le Chenil du Roi. Il érigea en remplacement pour le duc, un hôtel, rue des Bons-Enfants (10, rue du Peintre-Lebrun, vestiges). Entre-temps, en 1670-72, Hardouin-Mansart bâtit les hôtels du duc de Créquy (détruit), rue de la Pompe (16 rue Carnot) et du comte de Soisson (détruit), à l'angle des rues des Réservoirs (actuels 24-28) et de la Paroisse (actuels 6-10). En 1672, il élaborait, rue des Réservoirs (12-14 actuels), à l'angle de la rue de la Pompe (rue Carnot), en remplacement d'un hôtel bâti par Le Vau, celui de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon. Pavillon à l'italienne en rez-de-chaussée avec attique, il présentait des pièces de formes variées, certaines couvertes d'une coupole, circulaire ou ovale, reprises ensuite au château ou à Trianon. Suivirent, rue des Pavillons (17 rue Colbert), les dépendances de l'hôtel de La Rochefoucauld (1674).

Parmi les autres hôtels de la ville, dont beaucoup restent encore à identifier, signalons : les hôtels du maréchal de Lorge (19 rue du Vieux Versailles, détruit, 1681), de l'archevêque de Reims Le Tellier, près celui de Chaulnes susdit (12 rue du Peintre-Lebrun, 1681-82), deux autres mitoyens près des Cent-Marches, Chevreuse et Beauvillier (8-10bis et 12-14 rue de l'Indépendance américaine, 1681-82), et celui de Colbert de Croissy en vis-à-vis (n°7, 1683). Identifiés par nos soins en 2010, tous trois se conformaient au style pavillonnaire brique et pierre en vigueur. Au début des années 1670, Hardouin-Mansart abandonna la qualité d'entrepreneur-maître maçon pour celle plus honorable d'architecte, souhaitant bénéficier des commandes royales. Ce fut chose faite début 1675 avec le chantier de Clagny pour Mme de Montespan.



Le grand roi confia au jeune architecte — il avait 28 ans —, pour sa nouvelle maîtresse, la reprise du château de Clagny, commencé en 1674 par Antoine Le Pautre. Achevé en 1686, ce premier grand chantier royal fut considéré comme un chef-d'œuvre : les ailes en retour sur la cour allaient servir de modèle à celles du château, tout comme la galerie et ses deux salons aux extrémités pour la galerie des Glaces. Le bâtiment sera démoli par Louis XV en 1769 et son parc, loti au XIXe siècle pour former le quartier du même nom.

Devenu chef de la première grande agence d'architecture des temps modernes en Europe, celle des Bâtiments du Roi, en tant que Premier architecte du Roi, Hardouin-Mansart donna à Versailles ses lettres de noblesse suivant le projet global voulu par Louis XIV (résidence, parc, ville). Versailles lui doit presque tout.

Sa première réalisation au château fut le bosquet des Dômes en 1676 : il adjoignit au bosquet de Le Nôtre, deux pavillons symétriques qu'il revêtit de pierre, de marbre et de bronze et coiffa de couvertures à plombs dorés. Pavillons disparus en 1820. Débutait là, son activité d'architecte-jardinier à Versailles.

En 1678, soit 5 ans avant la mort de Colbert qui favorisait Le Nôtre, Hardouin-Mansart engagea la transformation des jardins du célèbre jardinier avec le Parterre d'Eau. Travail qu'il poursuivra tout au long du règne que cela soit dans les bassins : Quatre Saisons (1681), Latone (1687) ; les bosquets : création de ceux de la Salle des Marronniers, de l'Obélisque, de l'Étoile, des bains d'Apollon ; modification de l'Encelade, de la Montagne d'Eau, de l'Île royale et de la Salle de Bal et ce, au grand dam du jardinier dont il devenait désormais le rival !



© Philippe Cachau

Sa réalisation majeure en matière de bosquet demeure la Colonnade (1684-1686), véritable symphonie d'eau, de marbres et de reliefs, qui fut peu appréciée de Le Nôtre, nous dit Saint-Simon.

Le goût des eaux spectaculaires fut repris en 1684 dans les projets, non réalisés, de la Grande Cascade, près du bosquet du Marais et du Théâtre d'eau, et en 1685 pour la demi-lune du bosquet de l'Île royale. On doit aussi à Hardouin-Mansart les multiples vases de marbre des jardins dont ceux du Tapis vert et les vingt-cinq portes du domaine dont certaines subsistent de nos jours : portes de Bailly, du Trou-Salé, de Jouy...

Hardouin-Mansart et Versailles, ce sont aussi et bien sûr : les plans et façades du château avec ses deux ailes du Midi (1678-82) et du Nord (1684-89) ; celles des Ministres (1678-79) ; la Galerie des Glaces (1678-79) ; les chapelles royales de 1681 et de 1689-1710, cette dernière étant la 5e ! ; les aménagements intérieurs sous Louis XIV en général ; le théâtre de la Petite Comédie (1682, détruit) disposé dans l'aile sud, supplantant le projet inachevé de salle des Ballets (1684-88) à l'extrémité de l'aile nord, lieu de l'actuel Opéra royal ; les Grande et Petite Écuries (1679-83) ; l'Orangerie et ses célèbres Cent-Marches (1683-84), célébrées par Sacha Guitry en 1952 dans *Si Versailles m'était conté* ; les jardins, comme on l'a vu.

Ajoutons : les bâtiments et grille du Potager du Roi (1682-83), le Trianon de marbre (1687-89), ses jardins et son parc, pourvu de « salles vertes » (années 1700) qui devaient marquer durablement l'art des jardins au XVIIIe siècle ; le réaménagement de la Ménagerie pour la duchesse de Bourgogne (1698-1700).



© Philippe Cachau

Dans la ville, évoquons, outre les hôtels susdits, la maison de la rue des Bons Enfants (n° 8, rue du Peintre-Lebrun, 1681) et les trois de la rue de la Pompe (nos 37-39 rue Carnot, 1682), destinées à la location et séparées par un passage menant à celle en fond de cour. La dernière (n°39) fut conservée par l'architecte à son intention ; l'église Notre-Dame (1684-86) ; les couvents (Pères de la Mission (1681, vestiges près de ladite église), Récollets (1684)) ; les édifices publics (les deux surintendances des Bâtiments, son lieu de travail et logement officiel, 1681-83 et 1688-92), le Château d'Eau (1684), le Pavillon des Fontainiers (1686), le plan du Parc-aux-Cerfs, actuel quartier Saint-Louis (1696). Force est de constater que les périodes modernes (XIXe-XXe-XXIe) furent bien ingrates envers lui : aucune rue ou place digne de sa prestigieuse carrière à Versailles mais une petite rue au seul nom de Mansart à Clagny-Glatigny – il en va de même de tous les artistes ayant fait Versailles en général - ; aucune grande exposition digne de son génie, pas même à Paris. Là, l'architecte du grand roi fut escamoté - et avec lui la période faste de l'architecture française des XVIIe-XVIIIe siècles - à la Cité de l'Architecture. Un peu comme si l'ampleur et le faste de sa production avaient fini par effrayer plutôt que de s'éblouir devant ce génie national comme on le ferait pour Hugo, Pasteur ou Le Corbusier. C'est comme si l'Italie omettait la Renaissance, Michel-Ange ou Le Bernin !

Il fallut attendre le début de notre siècle pour voir paraître enfin les premières grandes monographies le concernant. La nôtre suivra prochainement.

On se consolera avec la statue de la place Alexandre Ier, avenue de Saint-Cloud. Gageons néanmoins que cet article saura remédier à la situation.

On l'aura compris : Jules Hardouin-Mansart et Versailles, c'est royal !

Philippe Cachau
Chercheur associé EA 538